
Mémoires arméniennes au Musée national de l'histoire de l'immigration

Stéphanie Mahieu et Marie Poinot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3177>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.3177

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2015

Pagination : 144-148

ISBN : 978-2-919040-31-5

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Stéphanie Mahieu et Marie Poinot, « Mémoires arméniennes au Musée national de l'histoire de l'immigration », *Hommes & migrations* [En ligne], 1310 | 2015, mis en ligne le 14 décembre 2015, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3177>

Tous droits réservés

COLLECTIONS

MÉMOIRES ARMÉNIENNES

AU MUSÉE NATIONAL DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION

*Propos recueillis par **STÉPHANIE MAHIEU**, responsable de la Galerie des dons du Musée national de l'histoire de l'immigration, et **MARIE POINSOT**, rédactrice en chef.*

Lors d'une table ronde organisée le 28 mars dernier par Marie Poinso et Stéphanie Mahieu, conservateur et responsable de la Galerie des Dons, Jacques Bédrossian et Pierre Mampreyan, deux donateurs de la Galerie des dons, évoquent les mémoires de la diaspora arménienne qui est venue s'installer en France suite au génocide de 1915.

Marie Poinso : *L'exil des Arméniens, suite au génocide d'avril 1915, correspond à l'un des flux majeurs de réfugiés qui marque l'histoire de la première moitié du XX^e siècle en France. Cette migration s'est déroulée dans un contexte dramatique et traumatique qui explique le silence des réfugiés arméniens. La transmission de ces mémoires arméniennes, de la langue et de la culture arméniennes, aux générations des enfants s'est déroulée dans un contexte de lutte contre l'oubli du génocide et pour la reconnaissance de ce génocide comme crime contre l'humanité. La revue Hommes & Migrations avait déjà consacré tout un dossier en 2007 sur la diaspora arménienne, coordonné par Martine Hovanessian à l'occasion de l'année de l'Arménie en France. Elle s'est naturellement engagée à commémorer le centenaire*

du génocide, avec le Musée national de l'histoire de l'immigration qui est son éditeur, en revenant sur les trajectoires arméniennes et les mémoires du génocide, et notamment sur l'accueil et l'installation des descendants de rescapés dans la société française.

Stéphanie Mahieu : *Dès sa création en 2007, le Musée national de l'histoire de l'immigration a voulu montrer les différents visages de l'immigration, en offrir une vision sensible, et donc accorder une place à toutes les personnes qui souhaitent venir parler de leur propre parcours migratoire ou bien de celui de leurs parents. Cet espace a fait l'objet d'une importante rénovation en 2014. La nouvelle Galerie des dons présente actuellement soixante-dix récits de vie. Nos collections accueillent environ cinq cent items, des objets parfois très grands comme une fraiseuse, mais également beaucoup de photographies de famille, de documents divers, de papiers d'identité, de diplômes ou de cartes de syndicat. L'enregistrement et la retranscription de ces récits de vie font également partie de nos collections. Il est important de savoir, par exemple, que ce n'est pas juste une très belle boîte en marqueterie qui rentre au musée, mais que cet objet est lié à une trajectoire*

1. Il s'agit de l'exposition *Reconstruire la nation. Les réfugiés arméniens au Proche-Orient et en France. 1917-1945*, organisée en 2007 au Musée national de l'histoire de l'immigration, dans le cadre de l'année *Arménie mon amie*. www.histoire-immigration.fr/2010/7/reconstruire-la-nation-les-refugies-armeniens-au-proche-orient-et-en-france-1917-1945. À cette occasion, la revue *Hommes & Migrations* avait publié un numéro spécial consacré à la diaspora arménienne.



Le don de Pierre Mampreyan, le diplôme et le certificat de la médaille militaire de son père (Ohannès Mampreyan ci-dessus en uniforme de légionnaire en 1944), Galerie des dons, Musée national de l'histoire de l'immigration, acquisition 2010. © Lorenzo

de vie très particulière. Nous sommes donc très honorés de retrouver Jacques Bédrossian et Pierre Mampreyan qui ont été parmi les premiers donateurs de la Galerie des Dons, en 2007. Pouvez-vous nous rappeler comment vous avez eu l'idée de contacter le musée ?

Pierre Mampreyan : Il y a eu l'exposition organisée en 2007, pour l'année *Arménie, mon amie*!. Puis j'ai entendu sur une radio communautaire, AYP FM, l'appel de Jacques Toubon informant de l'existence d'une Galerie des dons et invitant les gens intéressés à y participer. J'en ai parlé avec mon cousin Jacques. On avait quelques objets, quelques photos et documents intéressants, concernant deux parcours un peu différents, ceux de mon père et de ma mère. Nous avons saisi l'opportunité de faire partie de cette Galerie.

M. P. : Cela a-t-il fait l'objet au sein de vos familles d'un débat, d'échanges, avant de faire ce don ?

P. M. : Dans la famille, il y a eu consensus. Au lieu de laisser les choses dans un grenier, il valait mieux que cela fasse partie du patrimoine national, et que ces quelques objets soient le reflet de la saga de nos parents.

Jacques Bédrossian : Non, pas spécialement. Notre objectif était de mettre en valeur ce que nous avaient laissé nos parents, que ce soit la mère de Pierre, son père ou le mien. Il ne fallait pas que ces documents manuscrits se perdent. Nous avons donc fait le nécessaire afin que ces écrits et ces objets ne restent pas lettre morte.

M. P. : Cette mémoire n'a pas été dite avant le décès de vos parents ?

P. M. : La mémoire ne nous a pas été transmise sous la forme d'un cours magistral, mais simplement par des petites phrases qu'on entendait quand les amis venaient boire le café, ou après le repas dominical, quand toute la famille était ras-

COLLECTIONS

semblée, ils parlaient un peu. Nous étions dans notre coin en train de jouer. C'est comme cela qu'on a appris qu'il y avait eu un certain nombre de problèmes, voilà. Et puis l'Arménie, à l'époque, personne ne savait ce que c'était.

M. P. : L'histoire de l'Arménie, l'histoire générale du pays d'origine de vos parents vous a-t-elle été transmise ?

J. B. : Nous avons appris non pas l'histoire en général, mais l'histoire du village de nos parents, l'histoire de leurs misères tout au long de cet exode. Et puis, je ne suis jamais allé à l'école arménienne... À l'école française, notre objectif en tant que deuxième génération, c'était de s'intégrer totalement. Nos parents nous avaient dit : *'Surtout ne faites pas de vagues, vous avez été accueillis en France, l'objectif est de vous intégrer au mieux. Donc même si vous avez raison pour n'importe quelle histoire, ne dites rien. L'objectif est que vous appreniez le français et que vous vous intégriez dans le pays.'* De côté-là, on n'a jamais rien raconté à l'école. L'objectif c'était d'être le meilleur de la classe. On travaillait énormément, et c'était un peu la fierté de nos parents de nous voir arriver avec des diplômes, avec des prix.

M. P. : Peut-on parler en France d'une communauté, d'une diaspora arménienne ? Ce sentiment d'être un peuple rassemblé continue-t-il à être présent grâce à des associations ou des festivités ? ...

J. B. : Il y a des associations religieuses, culturelles, qui regroupent différentes activités. Il n'y a pas toujours eu une bonne osmose entre elles, notamment au début, même si chacune essayait d'inculquer ce qu'était l'Arménie, d'introduire une certaine arménité, en dispensant des cours d'arménien le jeudi après-midi. Depuis une

décennie environ, la majorité de ces associations se sont regroupées sous une même entité, le Conseil de coordination des organisations arméniennes de France (CCAF), afin de ne parler que d'une seule voix auprès des autorités, etc.

P. M. : J'ajouterais que les jeunes en veulent un peu à leurs aînés, c'est-à-dire à nous et à nos parents, de nos méthodes patientes et pacifiques pour faire reconnaître le génocide arménien. À présent, il y a des tendances un peu plus revendicatives...

S. M. : Au sein de la troisième génération ?

J. B. : Oui, la troisième et la quatrième générations sont plus battantes que nous. Nous cherchions à nous intégrer. Eux le sont totalement. Donc ils ont d'autres objectifs.

M. P. : À la différence près que du temps de votre enfance l'Arménie n'existait pas... Il y avait l'Arménie soviétique. En quoi cela change-t-il la donne de pouvoir aller en Arménie, d'avoir un pays de référence, ouvert... ?

J. B. : Depuis 1990, l'indépendance du pays nous a permis d'y aller à plusieurs reprises. Avant, du temps de l'URSS, on n'y allait pas ou très peu. Certains d'entre nous y sont allés, mais on ne connaissait personne, car nous sommes originaires de Cilicie. Mais notre objectif est aussi de faire découvrir l'Arménie à la France. Je fais partie d'une association à Anthony. J'ai déjà organisé trois voyages et nous n'emmenons pas que des Arméniens, mais aussi nos amis français, nos voisins. Et ces gens-là ont découvert un pays, et ont été subjugués.

S. M. : Que cela représente-t-il pour vous d'aller en Arménie et de rencontrer d'autres Arméniens ?



Le don de Jacques Bédrossian, la boîte aux archives de son père (Melkon Bédrossian, ci-dessus en 1923), Galerie des dons, Musée national de l'histoire de l'immigration, acquisition 2009. © Lorenzo

Quand vous vous rendez là-bas, avez-vous la perception d'une identité arménienne de diaspora différente ?

J. B. : C'est presque un pays différent pour nous. Parce que nous sommes issus de l'exode du génocide, nous avons une langue qui est l'arménien occidental. Là-bas, en Arménie, ils parlent l'arménien oriental, qui est influencé par la langue russe. Même si, en gros, c'est la même langue, on a parfois du mal à se comprendre. Et puis les démarches sont différentes. En diaspora, ce que nous voulons c'est d'essayer d'obtenir la reconnaissance de ce génocide.

M. P. : Trouve-t-on là-bas des lieux de mémoire ? Des statues, des commémorations ?

J. B. : En Arménie, il y a le mémorial qui s'appelle *Dzidzernagapert*. C'est un très grand mémorial. Il met en scène une flamme éternelle, une flèche

coupée en deux qui représente l'Arménie et la diaspora très proches l'une de l'autre. Il accueille également le musée du Génocide, dans lequel nous avons aussi envoyé nos histoires². Il y a aussi beaucoup de musées, dont celui de Sardarapat, à l'endroit où, en 1918, les Arméniens ont combattu les Turcs et ont gagné leur République (qui n'a duré que deux ans). Un lieu important.

M. P. : Y a-t-il des statues en France ?

J. B. : C'est notre génération qui les a amenées. La première statue, c'est celle d'Andranik Ozanian, au cimetière du Père-Lachaise. Ce grand général arménien qui a combattu les Turcs a été enterré aux États-Unis, puis au Père-Lachaise, où demeure le mausolée. Son corps a depuis été rapatrié en Arménie. Plus récemment, le sculpteur arménien Toros a réalisé une statue, *L'Aigle d'Arménie*, inaugurée le 11 avril 2015 au Parc de Sceaux (Hauts-de-Seine). Elle représente un

² François Hollande s'y est rendu le 24 avril 2015, lors de sa visite à Erevan pour la commémoration du centenaire du génocide arménien.

COLLECTIONS

corps d'homme avec une tête d'aigle, ce dernier étant un symbole arménien. C'est une allégorie de la résurrection : l'Arménie n'est pas perdue.

P. M. : Il y a aussi la statue du père Komitas au Jardin d'Erevan, place du Canada (8^e arr.) C'est l'endroit où, chaque année, est commémoré le 24 avril. C'est Komitas, un grand compositeur arménien, qui a fait l'objet des premières déportations en 1915. Il a échappé du génocide mais il en est devenu fou, et il est mort en France.

J. B. : Partout où il y a ne serait-ce qu'une centaine d'Arméniens dans une ville en France, il y a forcément un mémorial. Bien souvent, il s'agit d'un *khachkar*, c'est une pierre de croix, une dalle en pierre souvent en tuf, de couleur jaune ou rougeâtre, dans laquelle est sculptée une croix, avec des emblèmes, qui rappelle le génocide des Arméniens. On les retrouve dans presque toutes les villes, les communes où il y a des Arméniens. Ils se sont toujours débrouillés avec leur municipalité pour ériger une stèle.

S. M. : En 2015, de votre point de vue de descendants de survivants et également de membres d'associations, que représente, cette année de commémoration du génocide arménien ?

P. M. : C'est une année charnière, car on a l'impression que, si on manque le coche sur le plan de la reconnaissance, cela sera très dur après...

J. B. : En plus, la Turquie s'est chargée d'assombrir un peu cette commémoration... Tous les ans on commémore en Turquie la bataille de Gallipoli, le 25 avril. Cette année, ils l'ont avancé d'une journée pour que ça tombe le 24, le même jour que la commémoration du génocide arménien, de telle sorte que cela perturbe ce centenaire. Ils ont écrit à une centaine de pays pour que leurs présidents viennent à cette célébration, et l'Arménie aussi

l'a fait. Il y a une sorte de partage : dans chaque pays s'est posée la question : Où va-t-on ? En Arménie ? En Turquie ? Les Turcs sont de fins stratèges... Nous sommes un petit pays par rapport à la Turquie. L'Arménie, c'est trois millions d'habitants, la diaspora huit à dix millions. Il y a une très grande diaspora arménienne. Le pays où elle est la plus importante est la Russie, avec deux millions, ensuite viennent les États-Unis et la France.

S. M. : Quel rôle peuvent jouer les musées dans la commémoration ? Quel est le sens des dons que vous avez fait ici, dans ce Musée national de l'histoire de l'immigration, dans ce contexte général ?

P. M. : Nous ne sommes pas historiens, nous n'avons pas écrit de livre, et la seule manière de nous exprimer, de raconter le parcours de nos parents passe par le Musée. C'est une manière de contribuer peut-être modeste, mais importante pour nous.

J. B. : Depuis notre don et l'article paru par la suite dans *Hommes & Migrations*, il y a eu au moins quatre ou cinq publications, soit dans des journaux et des périodiques, soit carrément dans des livres. On est aussi dans le catalogue de la Galerie des dons, et puis dans le livre de Françoise Rossi, *Enfants d'Ararat*. D'un seul coup, notre histoire s'est propagée. Si nous n'avions pas démarré ici, elle serait restée dans l'ombre... ■